



La question m'est revenue de loin – du plus loin peut-être...

En septembre 2008, j'étais invité au ministère de la Culture du Vietnam à donner une conférence sur l'universel et le dialogue des cultures¹. J'y résumais ainsi ma thèse : si le fameux « dialogue des cultures » est la seule issue – formant alternative – face au clash annoncé des civilisations, il est temps de le sortir de l'humanisme mou dans lequel il traîne, faux irénisme masquant si mal des rapports de forces qui, sous couvert de tant de bons sentiments, n'en vont que plus allègrement leur chemin. Pour cela, commençons donc par donner un sens plein aux deux composants du terme : « dia-logue » ; réentendons celui-ci dans sa lettre même. C'est-à-dire donnons sens au dia de l'écart : ce dialogue sera d'autant plus riche qu'il instaure également de vis-à-vis entre les cultures et laisse apparaître entre elles des embranchements possibles – cela à l'encontre de l'uniformisation ambiante à laquelle conduit la mondialisation. Mais faisons tout autant droit au logos de l'intelligible : il n'y a pas d'ineffable culturel, cela dit contre tout repli culturaliste et la tentation,

1. À la suite de la publication de *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard, 2008 ; traduction en vietnamien sous la direction de Nguyen Ngoc, Hanoi, 2009.



jamais complètement évacuée, de figer le culturel en une nébuleuse « identité ». Il faut se défier et de l'un et de l'autre : du relativisme paresseux refermant chaque culture dans ce qu'elle croirait son essence unique aussi bien que de l'universalisme facile projetant sa vision du monde sur le reste du monde, comme si elle allait de soi. C'est en revanche le propre de l'intelligence humaine que de pouvoir circuler entre des intelligibilités diverses et de les faire communiquer entre elles. Car notre intelligence n'est pas une faculté donnée, finie, arrêtée ; mais elle est en déploiement et s'enrichit de tous les écarts traversés.

En quoi le « dialogue » des cultures est désormais crucial. Non seulement il est une nécessité historique, en vue d'éviter des aveuglements (affrontements) meurtriers ; mais il constitue également une opportunité majeure. Dès lors, en effet, qu'on ne croit plus à quelque « nature » de l'Homme, donnée et définitive (quel Message ou grand Récit reste le plus fiable, une fois qu'on se déprend de son ethnocentrisme ?), c'est seulement à partir de la réflexivité qu'organisent entre elles les diverses cultures du monde que nous pouvons explorer ce qu'il « en est » de l'humain : appréhender à la fois le commun qu'il est, ou plutôt qu'il fait, et ses divers possibles. Ce qui conduit à considérer les diverses cultures du point de vue, non plus de ce qui serait leur identité propre, toujours plus ou moins fictive, mais de ce que j'appellerai leur fécondité : ces diverses cultures sont comme autant de ressources déployant des possibles aventureux et que toute intelligence humaine, dès lors qu'elle s'attache à leur cohérence, avec patience, peut comprendre et peut exploiter. Nulle barrière de principe. Or la question se pose aujourd'hui, et même avec ur-

gence. À l'heure où l'on s'inquiète tant de l'épuisement des ressources naturelles, d'un bout à l'autre de la planète, ne devrait-on pas s'inquiéter tout autant de l'effacement accéléré de ces ressources culturelles sous le grand rouleau compresseur de la standardisation mondiale – aplaties qu'elles sont désormais sous les stéréotypes et ne fournissant plus qu'une illusion exotique ?

Cet exposé, je le faisais en français, précisons-le puisque la question de la langue n'est jamais secondaire. Mais j'avais à mes côtés quelqu'un qui est bien plus qu'un traducteur. Hoang Ngoc Hien est un grand intellectuel vietnamien, il s'est battu non seulement contre les colonisateurs successifs mais aussi contre le conformisme idéologique. Sage, par son grand âge il le serait, si ce n'est que son visage porte toujours l'intensité d'une émotion – d'une conviction. Pacifié peut-être, mais rien en lui n'est résigné. Il « aime son pays », comme on le dit aussi courageusement ailleurs mais sans plus avoir l'idée de ce que cela peut signifier. Il veut transmettre aux générations suivantes mais aussi, vigilant, à tous ceux qui exercent un pouvoir et détiennent une autorité ; et s'il s'intéresse à mon travail (il le suit de près depuis plus d'une quinzaine d'années), c'est parce qu'il voit que la culture vietnamienne est en situation périlleuse, prise qu'elle est entre l'influence millénaire de la Chine, la dogmatique marxiste et l'américanisation en cours. Or, je suis aussi sinologue et je ne cesse dans mon chantier de faire travailler des pensées entre elles – grecque, chinoise, européenne – pour essayer d'y gagner une prise sur notre impensé. Aussi Hoang Ngoc Hien ne se contente-t-il pas de me traduire fidèlement. Après que j'ai parlé quelques minutes, il

développe, commente, fait entendre. Quand je ne suis pas assez clair, il m'interroge et me demande de m'expliquer. Autant dire qu'il ne me lâche pas. Il ne lâche pas non plus son public tant qu'il n'est pas sûr que celui-ci a effectivement compris. Avec lui, pour une fois, on peut être certain que la séance n'est pas que de politesse et que du sens est passé.

Aussi la réaction ne s'est-elle pas fait attendre. À peine me suis-je tu que l'objection a fusé. « Nous, au ministère de la Culture, nous sommes précisément chargés de défendre l'identité de la culture vietnamienne. » Et même, venant d'un autre rang : « Et vous, ne défendez-vous pas l'identité de la culture française ? » « Non », répondis-je ; et de m'expliquer : en France aussi, on parle de défendre l'identité nationale, et cela même au sommet de l'État ; voire, on veut la mettre en musée, etc. Or, si bonnes que puissent être ces intentions, je crois qu'on se trompe d'objet, et d'abord de concept. Car une culture ne cesse de se transformer, sans quoi c'est une culture morte. Ou, dit autrement, une culture est plurielle en même temps qu'elle est singulière – ne masquons donc pas cette contradiction qui la maintient en tension et fait sa « vie » : de la culture est toujours en train à la fois de s'homogénéiser et de s'hétérogénéiser ; de se confondre et de se démarquer ; de se désidentifier et de se réidentifier ; de s'imposer (de dominer) et d'entrer en dissidence, en résistance – les deux sont inséparables : l'extension jusqu'à l'abrogation des frontières, d'une part, le travail de la négativité, de l'autre.

Je le poserai donc en principe : la défense de l'identité conduit à la revendication identitaire reposant sur l'illusion d'une essence ou noyau dur, « pur », propre à telle culture : ce qu'on nomme alors vague-

ment – peut-on faire autrement ? – « esprit » (d'un peuple), « âme » ou « mentalité ». Entre cultures, je ne me fierai pas à ces différences prétendument caractéristiques, étiquetées comme telles et formant standard (les traits les plus voyants sont aussi souvent les moins intéressants) : en se figeant, elles font barrage à l'intelligence. Mais, je l'ai dit, je fais travailler des écarts – la notion n'est pas de rangement mais exploratoire : ouvrir un écart, c'est pratiquer une brèche dans le conformisme, réintroduire de la tension dans la pensée, bref, remettre notre raison en chantier. Quelle identité de la culture française, d'ailleurs, pourrais-je défendre, alors qu'on sait que celle-ci est le produit – peut-être plus encore qu'ailleurs – d'infiniment de croisements et de métissages ? Et que, d'autre part, elle ne cesse de muter : sous l'influence du renouvellement des générations, de l'immigration, des nouveaux modes de vie et de travail, de communication, sous la pression des banlieues, etc. Sans quoi, répétons-le, elle serait une culture morte – idéal momifié : tout juste bonne aux vitrines d'un musée...

En revanche, je défends des ressources de la culture française, diverse comme elle est et se métamorphosant comme elle le fait. Ressources et non pas « valeurs » : les valeurs sont les vecteurs d'une affirmation de soi, elles s'inscrivent, quoi qu'on prétende, dans un rapport de forces ; tandis que les ressources sont indéfiniment exportables (exploitables) et sont disponibles à tous. Des valeurs, reconnaissons-le également, sont tôt exclusives – valeurs contre valeurs ; les ressources culturelles, en revanche, sont cumulatives, elles se greffent, se fécondent et se capitalisent. Prenons ainsi en exemple le confucianisme, si répandu en Ex-

trême-Orient : en tant que sinologue venu d'Europe, je ne suis guère attaché aux « valeurs » du confucianisme et même je les critique (pour leur conformisme social, la servilité qu'elles laissent paraître à l'égard du Pouvoir, etc.) ; en revanche, je peux exploiter indéfiniment des ressources de la pensée confucéenne (le « propos subtil », l'évitement de la thèse et de la définition, le sens de l'équilibre et de la « régulation », etc.). Défendre de telles ressources, qu'elles soient prises ici ou là, qu'elles soient grecques ou chinoises, ce n'est donc pas faire valoir sa Volonté de puissance, comme le font inéluctablement les « valeurs » qu'on s'approprie (« mes » valeurs...) : « défendre » celles-ci, supposant un antagonisme, revient déjà à les imposer. Mais c'est travailler à ce que la possibilité que ces ressources ont ouverte ne soit pas ensuite laissée en friche, ou paresseusement abandonnée, et conduite à se refermer : à ce que ce « filon » exploré, exploité (comme on le dit d'une mine), ne soit pas perdu pour l'humain.

Vous souhaitez des exemples ? Vous me trouvez trop abstrait ? Mais entendons-nous d'abord sur ce que « défendre » peut signifier. Non pas rester sur la défensive et chercher à faire survivre le périmé, mais bien son contraire : maintenir active une ressource propre, à travers le renouvellement de l'Histoire et de la société, à générer du nouveau ; ainsi qu'ouvrir un front de résistance contre la récession intellectuelle et l'inertie. Contre le rétrécissement, la paresse de l'esprit et l'apathie. Autrement dit : combattre la perte. Partons du plus près – je ne voudrais effectivement pas me défausser. Je « défends », par exemple, la classe de philosophie commune en France à toutes les filières des lycées et formant également à la vie démocratique, cet exercice philosophique étant

bien sûr à distinguer par son caractère conceptuel et argumenté, abstrait et disserté, des « débats de société » où chacun se raconte et vise au pathos (ou cherche à faire drôle, remplit un rôle) pour provoquer l'attention – ce dont raffole la télévision (cette ressource ou cette chance ouverte – ce « filon » de l'intelligence – étant menacée, de façon récurrente, par la peur parentale du baccalauréat et la contamination médiatique). Ou encore, je « défends », sans mauvaise conscience, l'enseignement des langues anciennes : non seulement parce qu'elles font mieux, c'est-à-dire plus efficacement, entendre le français, mais surtout parce qu'elles offrent un chemin commode, économique dans son investissement tant il a été mis au point durant des générations, et ce précisément dans le but que j'évoquais : ne pas laisser enfouir des cohérences qui nous ont si longtemps – si efficacement – portés, apprendre à circuler entre des intelligibilités diverses et former de l'intelligence. Non pas donc au nom des « humanités classiques » et de leurs valeurs bourgeoises, égoïstement élitistes, mais parce qu'il y a là un outil pédagogique, formateur et distanciateur, dont personne n'a encore démontré qu'il soit effectivement dépassé (à preuve les expériences d'enseignement du latin et du grec faites récemment dans des quartiers défavorisés). Combattre la lassitude qui a conduit à leur abandon, c'est, non pas être réactionnaire, mais résistant – ces deux termes s'opposent.

Ou si je défends l'élégance déployée dans la culture française jusqu'à ces dernières décennies, mais tellement érodée aujourd'hui, ce n'est pas en tant que « valeur » d'une certaine classe sociale, heureusement délogée, mais comme ressource ou qualité humaine, c'est-à-dire à laquelle a accédé l'humain, et qui ne